

## CHAPITRE VIII

---

Les pèlerins de La Mecque. — La tempête de sable. — Le premier jour de l'an de grâce 1880. — Zanzibar. — Indiens et Indiennes. — Le sultan Saïd-Bargash. — Histoire d'un navire à vapeur. — Le grand amiral Mahomed-ben-Assim.

**L**E navire offrait un singulier coup d'œil : une nuée de pèlerins, retour de La Mecque, l'avait envahi à Aden, et pêle-mêle s'était installée un peu partout, aux cabines des premières, à l'avant, à l'entrepont, chacun suivant en cela le conseil de sa bourse. Cette promiscuité, on s'en doute aisément, n'est pas des plus attrayantes, car à bon droit le musulman en cours de ses pieux voyages passe pour être assez oublieux de tout soin corporel. Je n'ignore point que, pour être admis à contempler le Kaaba, tout

croyant doit au préalable se faire raser la tête, couper les ongles, laver et parfumer le corps, et se vêtir du blanc *irham* ; mais en dehors de cette heure solennelle il néglige absolument ses devoirs de propreté, bien plus, de par l'esprit du Coran, il doit regarder la maladie ou la mort comme une volonté d'en Haut et ne rien faire pour s'en préserver ; aussi de tout temps les plus cruelles épidémies ont-elles signalé le passage de ces grandes masses d'hommes épuisés par les privations et les fatigues d'un voyage à travers les déserts brûlants.

Sur l'*Abyssinia*, il y en a de toutes castes et de toutes classes : les pauvres, les humbles, les timides, chaussés de sandales de cuir, sont enroulés dans des burnous sales, ou couverts de longues chemises déchirées ; d'autres, les juifs arabes, ne portent ni armes ni turban, mais sont entièrement vêtus de toile bleue, laissent pousser toute la barbe, et de chaque côté des oreilles, font pendre deux boucles de cheveux. Le costume des riches est plus compliqué : il se compose d'un manteau de dessus, le *béniche*, et d'un vêtement de dessous, le *djubbé*, tous deux en drap ou en *moktur khana*, riche étoffe des Indes ; de plus, ils sont parés d'une robe de soie aux couleurs éclatantes, serrée par une ceinture de mince cachemire ; aux pieds ils ont des pantoufles jaunes, et, sous le turban en mousseline blanche, les hauts dignitaires s'affublent encore d'un bonnet rouge à la barbaresque.

La classe inférieure se contente de l'antérior ordinaire du Levant, mais plus court et sans manches, qu'ils appellent le *béden*, et par-dessus lequel ils passent le *djubbé* ; deçà et delà quelques marchands sont reconnaissables à leur robe courte recouverte d'un *béniche* rose ; ils ont la taille ceinte d'une riche écharpe de soie ornée de fils d'argent, portent le turban brodé d'or et au côté le *d'jombaié* ou coutelas recourbé dont le fourreau est enrichi de pierreries, tandis que les riches, les dignitaires, les *olémas*, qui ne sortent qu'accompagnés de leurs gens, se contentent pour toute arme d'une canne que jamais ils ne quittent.

D'aucuns ont conservé l'*irham* qui est la toilette de cérémonie dont tout pèlerin doit être revêtu pour visiter les lieux saints ; elle consiste en deux pièces de coton blanc rayé de rouge, mesurant environ deux mètres de long sur un de large, bordées de franges écarlates : l'une est jetée sur le dos et laisse l'épaule et le bras droit nus, l'autre, nouée aux reins, couvre le corps de la ceinture aux genoux.

Les femmes, qui figurent en grand nombre dans cette phalange dévote, portent des costumes brillants et très pittoresques : robes en soie des Indes, larges pantalons d'un beau bleu rayé de blanc descendant jusqu'à la cheville et terminés par une broderie d'argent ; par-dessus, une sorte de man-

teau très ample, le *habra* en étoffe de surate noire, ou le *mélaié* qui est plus long, à bandes bleues et blanches et qui sert aussi à voiler le visage, à l'instar du *bourko*; elles sont coiffées d'un bonnet qui rappelle celui des hommes, autour duquel est roulée en plis serrés une écharpe de mousseline; enfin, elles s'agrémentent de colliers et de bracelets en or, et à la cheville portent des anneaux d'argent. Les plus pauvres ont la chemise bleue des Égyptiennes, et leurs ornements sont en corne, en verroterie et en succin.

Fidèles observateurs de la loi du Coran qui leur prescrit d'accomplir ce pèlerinage une fois au moins en leur vie, ces musulmans natifs de la côte des Somalis, du Zanguebar et surtout des Indes où ils s'en retournent, ont été d'abord à Médine visiter la tombe vide de Mahomet, puis à La Mecque *Om-El-Kora*, la mère des villes, qui donna le jour à l'illustre prophète, où ils ont fait les sept circonvolutions autour du Kaaba, petit temple sacré dont la tradition attribue la fondation à Abraham, baisé la Pierre Noire, lapidé le Grand Diable à Mouna et gravi la Colline Sacrée où Adam et Ève se retrouvèrent après qu'ils eurent été précipités sur la terre en punition de leur désobéissance.

Ce voyage est loin d'être aisé : La Mecque est située en pleine Arabie déserte, à 46 kilomètres de la mer Rouge, au sein d'un cirque immense, sablonneux et stérile, enclavé dans d'abruptes montagnes où les brigands wahabis attendent les pieuses caravanes pour les attaquer et les piller. Mais le musulman ne recule pas devant ces périls et ces difficultés; il les affronte, au contraire, en fataliste, avec enthousiasme, et sur son mâle visage on peut lire le contentement et le calme que donne l'accomplissement d'un grand acte. J'avoue même qu'il me semblerait injuste d'employer à son endroit le mot de fanatisme, car sa dévotion est, en somme, très respectable, et lorsqu'on le voit ainsi, sincère et convaincu, prosterné devant Dieu, en face de l'immensité et sous le ciel brûlant de l'Arabie, on ne peut s'empêcher de le trouver grand dans cette affirmation virile de sa foi.

Chez lui le sentiment religieux est poussé à un tel degré, qu'il envisage comme une récompense et un suprême bonheur de mourir au cours de son pèlerinage. J'avais pris intérêt à une pauvre vieille femme, déjà malade lors de son embarquement et que je voyais dépérir chaque jour depuis notre départ d'Aden : pas un muscle de son visage, nulle plainte ni soupir qui trahît en elle la moindre inquiétude. Elle expira doucement à bord, le quatrième jour, heureuse, souriante et se disant bénie. Lorsqu'on jeta son corps à la mer, les autres pèlerins le suivirent longtemps d'un regard d'envie; au préalable, ils s'étaient partagé comme des reliques les vêtements de la morte : à leurs yeux, elle était devenue la préférée d'Allah.

Cependant l'*Abyssinia* poursuit activement sa route, et bientôt nous doublons le cap de l'Éléphant qui doit son nom à sa fantastique silhouette, puis le cap Guardafui, la terreur des marins : c'est en effet un passage des plus dangereux, où nombre de navires échouent à chaque instant par suite de l'absence de tout phare ou signal maritime quelconque. Cette côte est habitée par les Somalis qui s'opposent à toute installation de ce genre, et, comme jadis sur les falaises de la Bretagne les malfaiteurs promenaient la nuit des fanaux pour attirer les navires sur les récifs, les noirs écumeurs de mer trouvent au cap Guardafui les moyens d'exercer cette même criminelle et lucrative industrie : aussi ces rives sont-elles à tout moment le théâtre de naufrages poignants, d'horribles luttes et de honteux pillages.

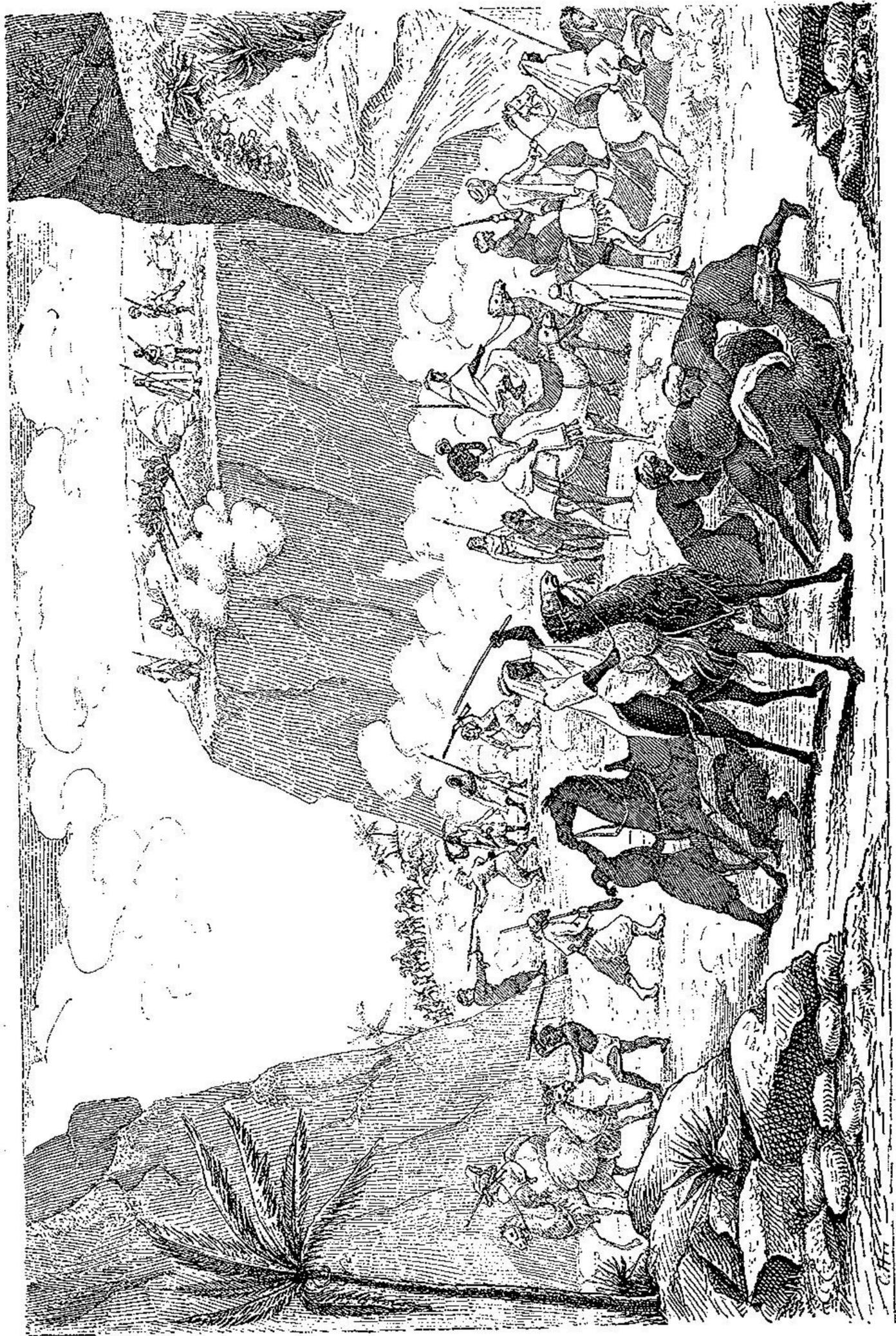
Impuissantes à réprimer pareils excès, les autorités d'Aden ont fini par composer avec les indigènes : on leur a reconnu le droit d'épaves et, de plus, une récompense leur est officiellement promise, en dehors de toute rançon personnelle, pour chaque naufragé européen qu'ils ramènent sain et sauf à la ville. De cette façon l'on est parvenu à éviter les massacres, mais les sinistres maritimes se succèdent plus nombreux que jamais sur ces rivages mal famés.

Nous stoppons quelques heures en vue des côtes de l'Abyssinie pour débarquer une partie des pèlerins, et, le navire ayant continué sa marche, nous passons en mer la soirée du 31 décembre.

A minuit, le navire s'illumine comme par enchantement, des torches et des feux de Bengale courent dans la voilure ; le canon tonne, le sifflet de la machine pousse ses appels déchirants : on dirait d'un branle-bas de combat, n'était un chœur de matelots qui doucement entonne le *God save the queen* ; de la rive, les naturels réveillés par ce vacarme, doivent croire à quelque météore furieux qui passe grondant dans les ténèbres. Le capitaine nous offre le champagne d'amitié, et chacun de nous envoie une dernière pensée à la patrie, à la famille, aux amis !

1879 a vécu, salut et espérance à 1880 !

Le jour du nouvel an fut pour nous marqué d'un événement intime que je ne puis passer sous silence : dans la précipitation de notre départ d'Europe, nous n'avions pas pris le temps d'emporter des drapeaux ; instruites de cette particularité, les dames qui se trouvaient à bord eurent la délicate pensée de nous les confectionner elles-mêmes, et ce ne fut pas sans une vive émotion, que le 1<sup>er</sup> janvier nous reçûmes de leurs mains gracieuses un pavillon aux trois couleurs pour Cadenhead, un étendard bleu à étoile d'or pour Roger et moi, nobles bannières qui allaient abriter nos destinées si diverses ; seule, la nôtre est revenue, et je la contemple aujourd'hui avec



CARAVANE DE PÉLERINS ATTAQUÉE PAR LES WAHABIS.



orgueil, car elle a flotté fièrement en tête de notre caravane, et chacune de ses déchirures me rappelle quelque grand souvenir.

Mais nous voici au 2 janvier. Après une journée splendide je m'étonne, vers le soir, de voir les vieux marins interroger l'horizon d'un regard inquiet ; des commandements brefs se font entendre, les voiles sont pres-tement amenées et le pont déblayé de tout encombrement : on dirait d'une tempête qu'on redoute. Rien à l'horizon cependant : le ciel est bleu et limpide comme la mer où il se reflète.

Soudain, un coup de vent brusque nous prend à tribord ; en même temps le jour s'obscurcit, une immense traînée jaunâtre se détache de la terre africaine et semble marcher vers nous.

Un sombre murmure vole de bouche en bouche :

« C'est la tempête de sable ! »

Bientôt l'orage se déclare ; la mer furieuse roule de grosses vagues frangées d'écume, le navire est soulevé par la lame à des hauteurs vertigineuses d'où il retombe comme en un trou béant ; nous éprouvons des chocs énormes : des paquets d'eau se heurtent brutalement aux flancs du bâtiment et rejaillissent en cascades, balayant le pont, inondant les cabines.

Les passagers se regardent, muets ; quelques femmes faiblissent, les musulmans prient, les matelots courent, s'appellent, manoeuvrent à la rampe, tandis que lié à la passerelle, debout, le capitaine, de sa voix de tonnerre dominant les hurlements de la tourmente, lance ses ordres qui vont comme des boulets à travers le vacarme de la mêlée.

Cependant la trombe de sable nous atteint : elle enveloppe le vaisseau, le saisit, le tord, le secoue avec frénésie ; il résiste, tient tête, se cabre, rue et fait des bonds prodigieux. Le ciel est obscurci : il pleut du sable, on le respire, on l'avale, on en est aveuglé ; il s'infiltré partout, déchire la poitrine, étouffe et rend fou. La mer se gonfle, houleuse, le vent redouble de violence, dans la mâture on entend des craquements sinistres ; la trombe rugit, fait un suprême effort pour entraîner le navire, mais, tantôt prêtant le flanc ou bien fendant la lame, il fuit, et, comme une cavale agile, souple, indomptée, glisse hors de l'étreinte mortelle qui le veut saisir.

La tourmente est passée, quelques vagues impuissantes nous talonnent encore, mais tout danger a disparu, nous sommes sauvés ; n'importe, l'émotion a été vive, et nombre de passagers se remettent difficilement des soubresauts douloureux qu'ils viennent d'éprouver.

C'est, du reste, notre dernier écueil. Le lendemain, nous entrons dans l'océan Indien, dont rien ne peut rendre le calme majestueux et le magique éclat. Sur la plaine liquide se mire la voûte d'azur, et c'est à peine si l'on

distingue la ligne d'horizon; ciel et eau se confondent dans une même teinte décolorée, et le navire semble glisser sur une moire métallique. Autour de nous, la mer a des aspects de soie chiffonnée qu'effleure la molle ondulation d'une brise délicieuse. C'est ainsi que nous passons l'Équateur, doucement bercés sur cet Océan lumineux, rêvassant tout le jour dans une inaction charmante.

« Terre! terre! » — crie la vigie le 4 janvier, à l'aube; et, dans la direction indiquée, je ne vois rien d'abord qu'une barre de nuages, un réseau effiloché tendu dans un coin du ciel bleu; puis, à travers les déchirures de cette brume matinale, je distingue à présent des ombres qui bientôt se détachent visibles; ce sont des traînées d'arbres étranges, des écroulements de roches verdies, masses confuses qui peu à peu dévoilent à nos yeux les splendeurs d'une ville orientale avec ses toits plats, ses dômes, ses minarets, ses tours dentelées, ses maisons carrées; c'est l'île et la ville de Zanzibar qui émergent du sein des flots.

Ce n'est plus l'Orient, ce n'est pas encore l'Inde; c'est la porte du noir continent, mystérieuse et sauvage comme lui.

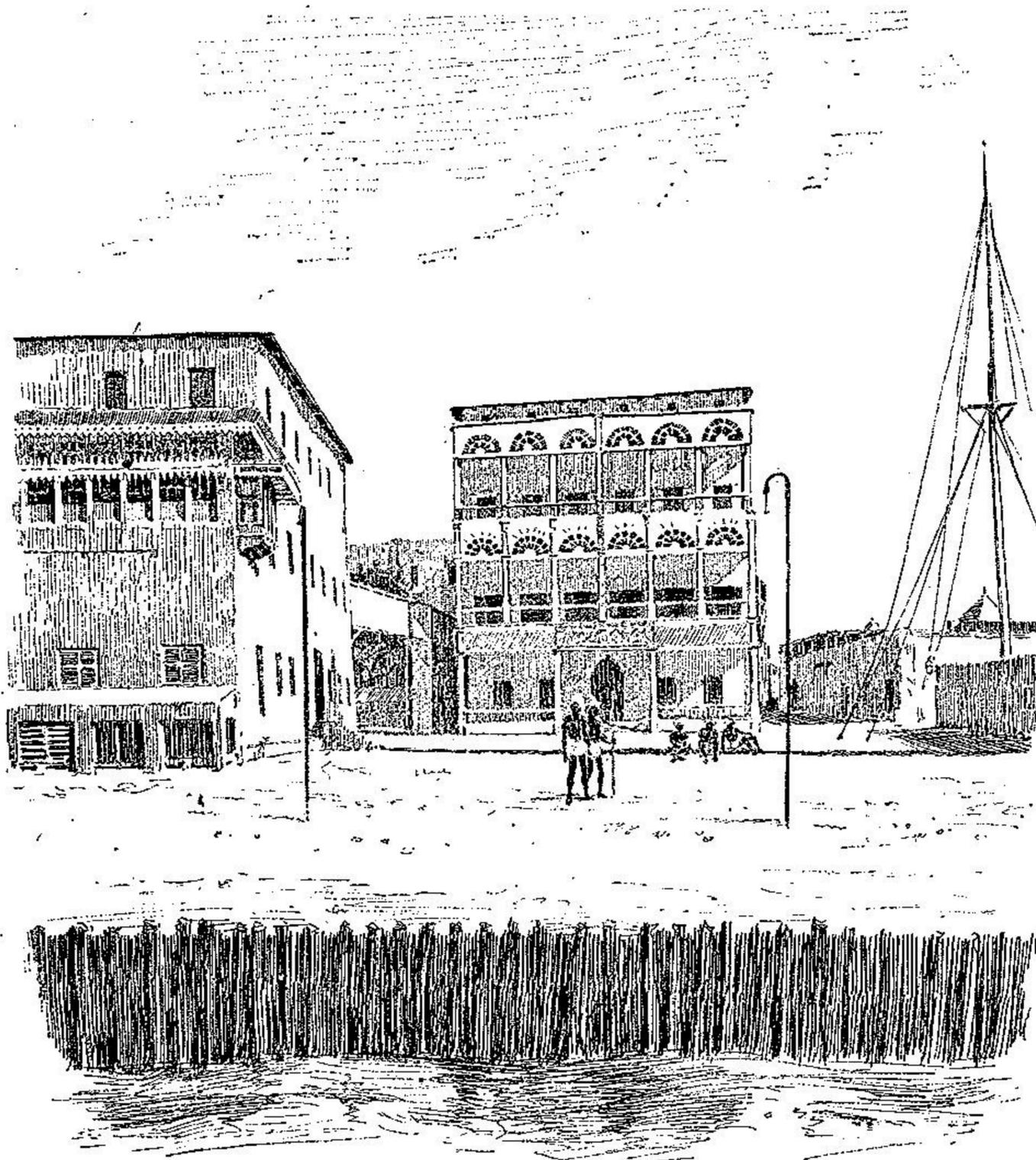
En face du débarcadère, le palais du sultan superpose sur de larges assises ses deux étages en terrasse; avec ses portes grillées, gardées par des soldats persans, son escalier d'honneur, ses murailles massives et ses piliers trapus, il semble, dans son opulence farouche, aussi impénétrable que la Hautesse noire qu'il abrite; à droite, se dresse une lourde tour, l'horloge; à gauche, on voit d'immenses bâtiments aux murs élevés, aux étroites fenêtres, c'est le sérail; en face, rien: un grand espace désert qu'un soleil ardent transforme en fournaise, et pour horizon on a l'immensité de la mer.

Aux abords du palais, peu d'agitation: on n'entend guère que le claquement des sandales avec le bruit sourd des pieds nus; l'Arabe parle peu, du reste, et à Zanzibar le nègre jaseur est mal à l'aise; des hommes affairés passent, des esclaves enchaînés vont, muets, au travail, et deçà et delà, sous un portique, la face en l'air, un eunuque béat sourit et prie.

C'est dans la cité marchande qu'il faut aller chercher le mouvement et la vie; aussi, mettant à profit mes premiers instants de répit, je m'en allai flâner dans ces carrefours étroits, sombres, sordides, bien dignes d'une ville orientale.

Les Indiens ont accaparé tout le petit commerce de Zanzibar; l'Arabe s'en tient au trafic par caravanes, l'Européen, aux affaires d'outre-mer, mais le Banian, le Hindi, le Parsi, sont les boutiquiers du lieu. Les deux premiers se font la concurrence; ils tiennent des magasins de détail ou exer-

cent un métier, à l'exception des débits de boissons qui sont entre les mains des Goannais ou Portugais noirs. Le Parsi, au contraire, se borne exclusivement au commerce des métaux précieux : c'est le juif indien, rapace, vénal, âpre au gain. Il est adorateur du feu, partout infidèle, païen, et l'Arabe le



PALAIS DU SULTAN A ZANZIBAR.

méprise ; ce qui n'empêche pas le disciple du Prophète, le jour où ses affaires périclitent, de recourir à la caisse des noirs Crésus, si onéreuses que soient les conditions de ces emprunts. Les Parsis, du reste, ne se marient qu'entre eux ; ils forment un clan à part, une sorte de *ghetto* africain.

Les boutiques des Indiens présentent l'aspect le plus bizarre: elles sont au ras de rue, de sorte qu'on entre de plain-pied dans l'étalage où sont rassemblés les produits les plus divers et les plus disparates; à côté d'un cofret en cèdre et d'une corne de rhinocéros, on rencontre un paquet de savon Pinaud et des faux-cols anglais; des buires d'argile venant d'Abyssinie frôlent des lampes à pétrole, des carafes, des aiguières: un bouclier de Somali en peau d'hippopotame s'appuie sur une boîte à musique, et pêle-mêle s'entassent, dans un désordre tout oriental, des bracelets, des amphores, des branches de corail, des habits d'Europe, des vases indiens en cuivre, des étoffes de La Mecque, des fusils de Liège, des flèches, des coutelas, des chapelets et des turbans; c'est, en un mot, le bazar dans son acception la plus large et la plus confuse à la fois.

Dans l'étalage, une femme est accroupie, une Indienne au teint jaunâtre, aux yeux noirs comme deux charbons; son corps, tout gras d'onguents, exhale une odeur d'encens et d'épices; elle est couverte de colliers, d'anneaux, de tatouages, de vermillon et d'antimoine; sa narine est ornée d'un bouton de métal, ses vêtements aux tons éclatants sont amples et ne laissent deviner aucun contour; à la voir ainsi immobile au milieu des objets curieux qui l'entourent, on dirait d'une momie hindoue veillant au seuil de quelque étrange musée.

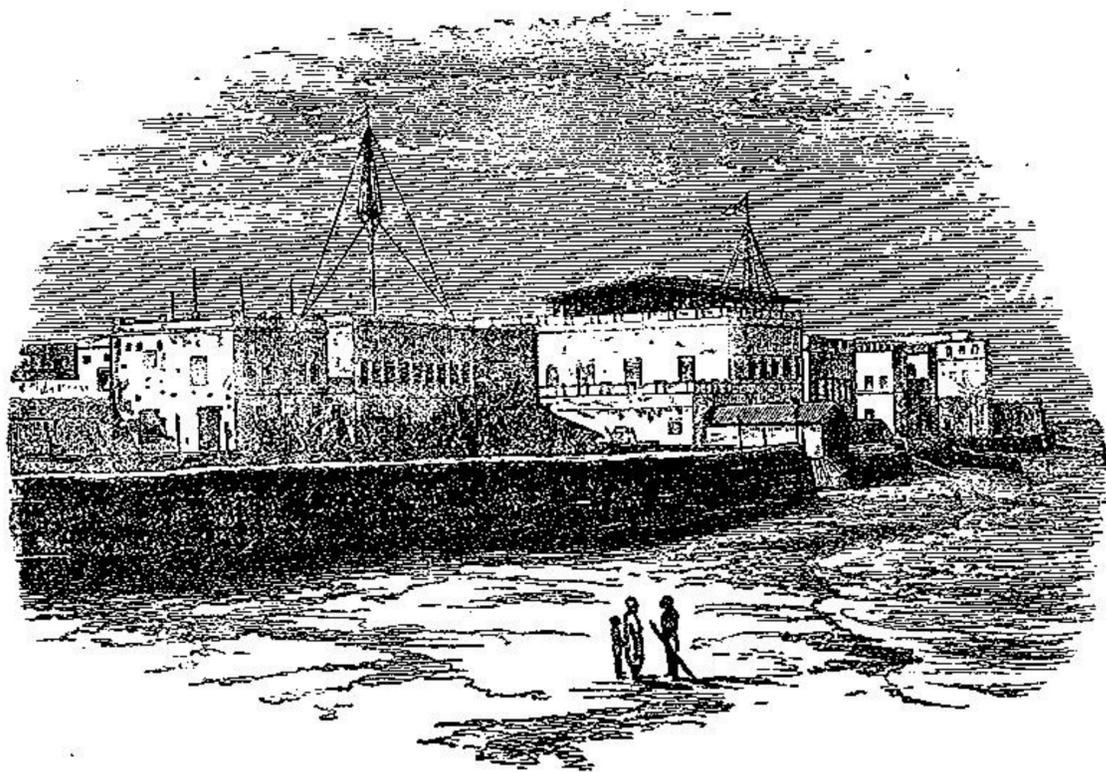
A l'intérieur des boutiques s'agitent dans la pénombre de noires prunelles, des doigts crochus, des rangées de dents blanches; on y perçoit des murmures étouffés, des soupirs farouches, des ricanements indignés, des offres timides, des consentements muets; l'œil ne distingue d'abord qu'un amalgame confus d'Indiens et d'indigènes trafiquant entre eux; mais lorsqu'on y voit plus clair, bien vite on serre ses poches, on se gratte, et lestement on prend ses jambes à son cou.

A côté de l'immigration hindoue, les races africaines d'allures, de coutumes, de mœurs et d'appétits si divers sont représentées à Zanzibar par de nombreux échantillons: Massaïs, Vouagogos, Somalis, Vouahombas, Arabes de Taborah, naturels des grands lacs, Vounyamouésis qui sont pagazis ou porteurs, et Vouangouanas, natifs de la côte, dont on fait les askaris ou soldats de caravanes, tout ce monde va, vient, court, parle, rit, chante ou vocifère suivant ses instincts et ses goûts; entre Indiens, Arabes et Nègres on s'exploite mutuellement, on s'injurie souvent, on se bat quelquefois, mais cela n'empêche pas les relations d'affaires de renaître de plus belle et de continuer toujours.

Au-dessus de cette population hétérogène plane la mâle physionomie du sultan Saïd-Bargash, qui monta sur le trône de Zanzibar il y a quelque

dix ans. Ce prince appartient à cette antique race du Yémen ou Arabie méridionale, dont les bas-reliefs de Deir-El-Bahari nous présentent quelques spécimens ; les habitants de cette contrée, figurés avec la vérité ethnographique qui brillait si fort dans l'art égyptien, constituent une race brune apparentée de près à celle de l'Égypte, mais où cependant on voit apparaître clairement le type arabe ; c'est l'infiltration du sang nègre qui, en ce moment déjà, gagnait la race kouschite.

Oui, l'esclavage est une arme à double tranchant qui détruit la descendance des Arabes en l'abâtardissant à jamais, et qui compromet par là ses intérêts vitaux plus sûrement que ne le feront jamais la domination turque et l'influence européenne.



VUE D'UNE PORTION DU QUAI DE ZANZIBAR

La jeune femme africaine enlevée à sa famille pour alimenter les marchés de l'Oman, du Yémen, du Hedjaz, fera payer cher à ses oppresseurs le rapt dont elle est l'objet ; le sang blanc d'Arabie n'a aucun moyen de se renouveler, il va s'épuisant, et, par ses croisements continuels avec la vigoureuse race nègre, il se laisse insensiblement envahir par elle.

La lutte est inégale ; ceci tuera cela : l'étreinte de Cham étouffera le fils de Sem, l'esclave violentée se vengera inconsciemment de ses maîtres en ne leur donnant bientôt plus que des enfants noirs comme elle. Ce sera le châtement.

Saïd-Bargash nous en fournit un exemple frappant ; il a des dehors très

affables, des yeux intelligents, un port plein de noblesse, un organe clair et mesuré, des traits relativement fins ; et cependant tout dénote en lui le croisement de l'adite primitif avec le nègre du pays de Poun.

Son prédécesseur fut Saïd-Medjid de belliqueuse mémoire, à qui Zanzibar est redevable du premier bateau à vapeur battant pavillon arabe ; cet événement capital a eu l'importance d'une véritable odysée pour ceux qui en ont pu suivre les divers incidents.

En ce temps-là, le sultan venait de terminer une laborieuse campagne : il avait défait les rebelles qui lui disputaient le pouvoir, et parmi ses féaux sujets nul ne se distingua comme Assim-ben-Abdallah ; aussi, quand vainqueur il monta sur le trône, son premier soin fut-il de récompenser noblement son compagnon de guerre ; Assim fut élevé aux plus hautes dignités, et son fils Mahomed envoyé en Europe pour y faire ses études à la charge du Trésor.

Peu de temps après, le père mourut ; et plus tard, son instruction terminée, le fils revint à la cour de Zanzibar muni de son diplôme d'ingénieur conquis à l'École des arts et métiers de Paris ; il hérita auprès du sultan des bonnes grâces dont le vieil Assim avait été comblé et devint l'ami et le confident de son maître.

Or, à cette époque, les seuls navires à vapeur qui paraissaient à Zanzibar étaient des bâtiments européens, anglais pour la plupart ; le fier sultan en éprouvait un dépit mortel. Du haut de la terrasse de son palais d'où il découvrait la nappe étincelante de la mer bleue, souvent il laissait errer ses regards sur les vaisseaux qui sillonnaient le port ; alors, des rêves sans fin lutinaient sa pensée, quelque chose d'irritant lui étraignait le cœur ; l'empire, la puissance, la domination, il comprenait tout cela sans rien pouvoir définir ; un désir immense l'envahissait, et ce roi fauve pleurait de rage et d'impuissance.

Un jour, il prit à part Mahomed et lui dit :

« Tu as vu le pays des blancs, tu as étudié les merveilles enfantées par ces Infidèles ; écoute, je veux comme eux être puissant, invincible, porter mes armes au loin, et comme eux fendre les mers ; Mahomed, je veux, tu m'entends, je veux un navire à vapeur !

« Votre Hautesse sait-elle que cela coûte beaucoup d'argent ?

— Ma caisse est là, prends-y mon or, garde vis-à-vis des consuls un silence prudent, pars et ramène-moi ce que je te demande. »

Mahomed passa au Trésor, bourra ses poches, et, la malle étant en partance, il s'en fut à Brindisi, d'où il se rendit en droite ligne à Paris.

Choisir Paris, lorsque l'on a mission d'aller acheter un bateau à vapeur, c'est peut-être chose hasardeuse, d'autant que le digne Mahomed, lors de ses études, n'avait guère pu que frôler des lèvres la coupe des plaisirs : l'exiguïté de ses ressources, jointe à la sévérité paternelle, ne lui permit point, à cette époque de s'asseoir au banquet de la vie. Cette fois, au contraire, il accourait dans la Babylone moderne riche et libre, avec le feu de l'Orient dans les veines, et la poésie arabe au cœur.

Et, affamé, il se jeta corps perdu dans le tourbillon parisien.

Ce fut une de ces folies gigantesques, une de ces traînées de feu, opulence fugitive, rapide comme un sillage, qui éblouit un instant tout le Paris viveur ; ce noir Crésus, ce nabab, ce pacha bon enfant jetait l'or à pleines mains, et bientôt le bateau à vapeur sombra dans les allées riantes de Mabil e et au sein des boudoirs de la Maison Dorée.

Cependant, confiné au fond de son île sauvage, Saïd-Medjid se morfondait dans une longue attente ; lorsqu'un bâtiment était signalé, le cœur du Prince battait à tout rompre, mais chaque fois c'était une déception amère ; Mahomed ne revenait pas, et ne donnait même aucun signe de vie.

Enfin, comme une bombe, éclata la nouvelle incroyable, la foudroyante révélation : le navire avait été mangé... avec des femmes, et Mahomed, à bord d'un steamer anglais, en route vers Zanzibar, implorait à l'avance le pardon de son souverain outragé.

Le sultan, en proie à une rage folle, voulut tout d'abord lui faire trancher la tête, puis tout au moins l'exiler ; mais alors on lui parla du passé, on rappela les services rendus par le vieux père, le brave et loyal Assim, et, vaincu par ce souvenir, le prince pardonna ; Mahomed rentra en faveur et fut réintégré dans toutes ses charges à la cour.

Toutefois il était tenace, Saïd-Medjid, et son désir le torturait comme une soif de Tantale ; la fumée blanche des navires, le sifflement aigu de la vapeur, le sillage, la marche imposante de ces cités flottantes, tout cela était pour lui un aiguillon continuel qui lui piquait le cœur.

Et plus ardemment que jamais il convoitait l'empire des eaux.

Alors, brusquement, il appela un soir Mahomed, et lui dit :

« La malle anglaise vient d'arriver, elle repart demain ; prends de l'or au palais, retourne en Europe, va vite, et ne reviens qu'avec un navire à vapeur, sinon, par Allah ! cette fois je te ferai trancher la tête ! »

Mahomed s'inclina, et pour la seconde fois puisant à poignées dans la caisse du prince, il s'embarqua joyeux pour les charmants pays d'Europe où l'attirait, comme un invincible aimant, le souvenir de ses précédentes folies.

Son intention était de retourner à Paris, mais, par une bizarre coïncidence, en s'arrêtant à Aden pour changer de navire, il rencontra dans une sorte de café-concert une ancienne relation de sa première fugue; renouer de doux liens fut l'affaire d'un instant, et le couple amoureux partit gaiement pour l'Égypte, entamant à belles dents le navire du sultan à la barbe des pyramides.

A si grand appétit il n'est rien qui résiste : les tourtereaux avaient formé le doux projet de se rendre en France, mais avant d'avoir quitté Alexandrie tout le bateau à vapeur était dévoré du mât de misaine à la cale. Flairant la ruine, un beau matin la colombe quitta le nid, laissant l'infortuné Mahomed face à face avec une bourse vide et l'écroulement de ses illusions d'amour.

Un instant notre homme en resta ahuri. Que faire? Retourner à Zanzibar, il n'y fallait pas songer : Saïd avait juré par Allah de lui faire trancher la tête s'il osait revenir sans un navire, et le prince ne pouvait faillir à ce serment. Vivre en Égypte ou en Europe sans un sou vaillant, autant mourir de suite, il le sentait.

Alors il eut un trait d'audace inouïe : revêtu de son plus brillant costume, il s'en fut, fier comme Artaban, chez un riche armateur d'Alexandrie; là, se faisant reconnaître pour un envoyé du sultan de Zanzibar, il déclara qu'il était chargé par son maître d'acheter un navire à vapeur du plus beau modèle. Grâce à ses lettres de créance et aux grands seings dont il était muni, il convainquit aisément le vendeur qui, flairant une bonne affaire, lui céda à crédit un superbe bâtiment gréé de toutes pièces.

A Zanzibar, Saïd-Medjid s'étonnait de ne point voir revenir son délégué; certains bruits redoublaient son inquiétude : on parlait vaguement de la conduite de Mahomed à Aden, de dépenses exagérées, de courses folles à travers l'Égypte. Enfin, avec des précautions infinies, on apprit un jour au prince que, pour la seconde fois, le malheureux navire avait été mangé.

« Par la barbe du Prophète, jura Saïd, je lui ferai arracher la peau à ce misérable, et il restera attaché ainsi en plein soleil jusqu'à ce que les oiseaux de proie l'aient dévoré! »

Et le pauvre sultan s'abîmait dans une rage folle, doublée des plus amers regrets.

Car, plus le rêve se dérobaît à son étreinte, plus irritant était son désir : que n'eût-il pas donné, par Allah ! pour un bateau à vapeur !

Un jour qu'il humait l'air, assis au balcon du palais, la vue de l'Océan plus calme et plus bleu que jamais avait adouci ses pensées; il laissait errer son regard sur cette immensité qu'il ne comprenait pas, cercle impassible



FAMILLE ARABE DE ZANZIBAR.



avec l'infini pour horizon, et devant elle il se sentait petit, à l'étroit, prisonnier.

Tout à coup la vigie signale l'entrée d'un navire à vapeur dans le port de Zanzibar.

« De quelle nationalité est-il ? demande négligemment le sultan à l'un de ses officiers.

— Prince, c'est une erreur, sans doute, car les signaux annoncent un navire aux couleurs de Votre Hautesse.

— A mes couleurs, reprend amèrement Saïd, alors, c'est quelque pauvre coutre arabe.

— Mais non, Altesse, on signale clairement un bâtiment à vapeur ; et voici le canon du port qui tonne.

— Va voir, dit Saïd tout ému ; cours, informe-toi ! »

Mais déjà le vaisseau entre en rade, et le sultan distingue à présent la fumée blanche qui traîne dans l'air comme un panache géant. Bientôt le cap de l'île au Français est doublé, et alors apparaît aux yeux de tous un superbe vapeur entièrement pavoisé aux couleurs de Saïd-Medjid, l'étendard rouge aux croissants d'argent.

Cependant le prince, tout tremblant, s'est levé ; d'une main fiévreuse il se touche le front comme pour dissiper un rêve importun ; vains efforts, le navire avance, il avance toujours.

Et voilà que, sur la passerelle, Saïd aperçoit maintenant son serviteur Mahomed, en grande tenue d'amiral, une longue-vue à la main, donnant froidement des ordres pour faire jeter l'ancre en face du palais.

Alors, ivre de joie, le sultan s'élançe sur le quai, et, tandis que Mahomed, le front dans la poussière, lui demande grâce, le bon prince le relève, le serre sur son cœur, et, en présence de tous, il le nomme grand amiral de sa flotte.

Quand les traites de l'armateur arrivèrent, Saïd-Medjid les solda sans sourciller, et jamais il ne se plaignit d'avoir payé trois fois ce beau bâtiment qui resta son orgueil.

A partir de ce moment-là, Mahomed, comblé d'honneurs, se dévoua absolument au développement de la marine zanzibarite ; lorsque Saïd-Medjid mourut, le sultan actuel lui conserva sa charge dont il s'acquitta depuis à la haute satisfaction de son souverain.

J'eus avec lui plusieurs entrevues au cours desquelles il m'apprit que Saïd-Bargash, grand protecteur du commerce, avait considérablement augmenté la flotte ; elle se compose actuellement de quatre navires de guerre, le *Der-Hound*, le *Glasgow*, le *Sultan* et le *Star*, et de trois vapeurs

faisant le commerce : le *Nyanza*, qui va à Bombay ; l'*Akola*, qui dessert Madagascar, et le *Swordsman*, qui fait le service à Calcutta.

Musulman sévère et rigide, chargé d'ans et d'infirmités, atteint de l'éléphantiasis, mais aimé de tous, serviable et bon, le vieux Mahomed ayant renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, occupe aujourd'hui encore les fonctions de grand amiral des forces navales de Zanzibar.

